

horizons

Jules

MASSENET

par Gérard CONDÉ

bleu nuit éditeur

7. Massenet

la collection *horizons*

*Sortir des sentiers battus, élargir les horizons, découvrir les secrets de toutes musiques, vivre en compagnie de compositeurs, s'imprégner de leur univers humain et artistique, c'est précisément ce qu'offre la collection **horizons** en présentant des monographies de musiciens peu ou mal connus, mais aussi des thématiques jamais abordées.*

Cette collection propose des livres clairs et attractifs écrits par les meilleurs spécialistes, sûrement documentés et illustrés, enrichis d'exemples musicaux et de précieuses annexes.

Ces ouvrages contribueront à la joie comme à l'intérêt de tous : étudiants, professeurs et mélomanes, avides de connaissances et de plaisirs musicaux.

Remerciements à Anne Massenet, Jean-Christophe Branger,
Christine Gautheron, Jacques Héту, Francette Martin et Michel Pazdro

Ouvrage publié avec le soutien de :

Association Massenet Internationale

2 rue de la Poudrière, 61400 MORTAGNE-AU-PERCHE

www.jules-massenet.fr

Directrice de collection : Anne-France BOISSENIN

Maquette & graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre – sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN : 1769-2571 - Version numérique

© bleu nuit éditeur 2024

www.bne.fr

Gérard CONDÉ

**Jules
MASSENET**

collection horizons



**Buste de
Massenet.**
Coll. G. Condé.

Histoire d'un buste

« Vous avez de la chance, ajouta la marchande en fourrant le buste en plâtre dans un sachet *Souvenir de Paris*, c'est le dernier... Je crois qu'on n'en fait plus ». Je tendis un billet de 20 francs à l'effigie de Debussy ; en me rendant un Berlioz de 10 francs, elle insista : « Il faudra que vous l'encaustiquiez ».

Promettre ne coûte rien, je promis, mais... encaustiquer Massenet ? je n'ai pu m'y résoudre. Il a donc gardé ce teint mat qui le distinguait des bustes en poudre de marbre blanc de Bach, Mozart, Chopin ou Wagner. C'est ainsi d'ailleurs que j'avais découvert sa musique, voilée alors par l'interdit dont elle était frappée.

Insoucieux de faire reluire, je me bornerai donc à replacer dans leur contexte les œuvres principales, à évoquer certaines particularités d'expression ou/et de structure en indiquant où trouver de plus amples développements, laissant à la sensibilité comme au goût de chacun le choix de ses rejets et de ses enthousiasmes.

Il sera donc davantage question de l'œuvre que de l'homme (1842–1912) : entré en religion musicale à six ans, l'auteur de *Manon*, *Werther*, *Thaïs*, *Don Quichotte* et *Cléopâtre* vécut en ascète et mourut admiré, méprisé, célèbre et méconnu, sans s'être jamais détourné du devoir impérieux de faire passer l'intérêt du public avant l'insondable néant des satisfactions narcissiques.

Index des abréviations :

LIVRES et REVUES

- ABM : A. Bruneau, *Massenet*.
ACM : A. Coquis, *Jules Massenet*.
APM : A. Pougin, *Massenet*.
ASO : *L'Avant-scène Opéra*.
BAM : Bulletin de l'Association Massenet internationale.
BAD : Bulletin de l'Académie Delphinale n°6 (2011).
COC : J.-Chr. Branger, *Manon ou le crépuscule de l'opéra-comique*.
CSE : Actes du Colloque Massenet de Saint-Étienne.
CST : A. Carré, *Souvenirs de théâtre*.
DIM : D. Irvine, *Massenet*.
LSM : L. Schneider, *Massenet* (2^e éd. 1926).
MOC : Actes du Colloque *Massenet et l'Opéra-Comique*.
MSM : Massenet, *Mes souvenirs* (éd. originale).
MSB : Massenet, *Mes souvenirs* (éd. Branger) .
MTL : A. Massenet, *Jules Massenet en toutes lettres*.
OLA : H. Oléon, *Lucy Arbell, voix d'ombres et de lumière*.
PBM : P. Bessand, *Massenet*.
VSE : *Bulletin du Vieux Saint-Étienne* n° 167-168.

PRESSE (accessibles sur le site Gallica)

- | | |
|---|--|
| CA : <i>Candide</i> . | LG : <i>Le Gaulois</i> . |
| CO : <i>Comædia</i> . | LJ : <i>Le Journal</i> . |
| CR : <i>Le Correspondant</i> . | LL : <i>La Liberté</i> . |
| DM : <i>La Revue des deux mondes</i> . | LM : <i>Le Matin</i> . |
| ÉP : <i>L'Écho de Paris</i> . | LT : <i>Le Temps</i> . |
| EX : <i>Excelsior</i> . | MA : <i>Le Monde Artiste</i> . |
| FM : <i>La France musicale</i> . | MÉ : <i>Le Ménestrel</i> . |
| GB : <i>Gil-Blas</i> . | MF : <i>Le Mercure de France</i> . |
| IL : <i>L'Illustration</i> . | PA : <i>Paris</i> . |
| JD : <i>Le Journal des Débats</i> . | PJ : <i>Le Petit Journal</i> |
| LA : <i>Les Annales du théâtre et de la musique</i> . | RB : <i>La Revue blanche</i> . |
| LC : <i>Le Constitutionnel</i> . | RG : <i>Revue et Gazette musicale de Paris</i> . |
| LF : <i>Le Figaro</i> . | RP : <i>La Revue de Paris</i> . |

Voix : Soprano colorature (SC), léger (SL), lyrique (SLy), dramatique (SD), Mezzo-soprano (M), Contralto (C), Ténor (T), Trial (Tr), Baryton (Bar), Baryton-basse (Bar-B), Basse (B).

Les **Manuscrits** conservés à la BnF sont en ligne pour la plupart.

Chapitre I

Ô noble lame étincelante

Marteaux d'airain

« C'était à Mégara, faubourg de Carthage »¹ ou, plus prosaïquement, à Montaud, faubourg de Saint-Étienne (Loire), que Jules Émile Frédéric vit le jour à une heure du matin le 12 mai 1842, loin des jardins d'Hamilcar, au lieu-dit *La Terrasse*, domicile d'Alexis Massenet et d'Adélaïde Royer de Marancour, sa seconde épouse.

Naissance « Au bruit [des] lourds marteaux d'airain » présumera-t-il² car l'habitation était attenante à la Manufacture de faucilles et de faux fondée par son père dont une machine de son invention, capable d'aplatir d'un coup les plus rudes barres d'acier, assurait la bruyante prospérité.

Confronté, cinq ans plus tard, au déclin de l'entreprise, Alexis prit sa retraite ; sa femme et leurs enfants emménagèrent à Paris, rue de Beaune ; il les rejoignit en 1851. Les quatre enfants de sa première épouse (sur les huit qu'elle lui donna) étaient majeurs. Restaient au foyer les quatre d'Adélaïde. Excellente musicienne, elle enseignait le piano pour améliorer l'ordinaire modeste de la famille du ci-devant maître de forges³. Alexis Massenet, Baron héréditaire (1818), Pair de France (1832) grand officier de la Légion d'honneur, avait effectivement gagné et perdu une fortune considérable. Officier de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, il échoua à obtenir une retraite de l'armée française et à se faire payer les parts de l'entreprise qu'il avait fondée.

La leçon initiale qu'Adélaïde donna à son cadet, le 24 février 1848, restera liée aux premiers coups de feu de la révolution. Jules allait sur ses six ans ; il n'était donc pas

¹ GUSTAVE FLAUBERT, *Salammbô*, ch. I.

² GOUNOD, *Philémon et Baucis*, Air de Vulcain (Massenet devait blouser les timbales à la création, le 18 fév. 1860), cité dans *Comment je suis devenu compositeur* [MSB, pp. 218 et sq.]

³ « Cœur sec, souple, mielleux, cauteleux... » d'après un contemporain.

**Alexis
Massenet
et sa seconde
épouse,
Adélaïde née
Royer de
Marancour,**
vers 1860.
coll. A.J.M.



précoce. Superstitieux, il y vit un signe : une salve de mousqueterie saluant son entrée dans la carrière ou l'annonce des luttes à venir ? Un de ces présages chers aux Romantiques allemands et, sans doute, à son grand-père, Pierre-Jean Massenet, dont la destinée singulière fut digne de celle du héros d'Eichendorff⁴...

⁴ Scènes de la Vie d'un propre à rien, 1826.

Fils du maître d'école, Jean-Pierre Massenet naquit à Gravelotte, près de Metz, en 1748 ; il s'éteignit à Strasbourg en 1824, paré des titres de Docteur en philosophie et Docteur ès-lettres. S'il semble les avoir davantage acquis au contact des familles russes aristocratiques qui l'engagèrent comme précepteur, que sur les bancs de la faculté de Strasbourg, il devait être à même de donner le change dans le milieu cosmopolite, intellectuel et franc-maçon dans lequel il s'était inséré dès son arrivée à Saint-Petersbourg en 1777. Précepteur apprécié, on lui confia notamment le soin du prince Michael Galitzine⁵ avec qui il parcourut l'Europe et s'inscrivit à l'université de Leyde, menant grand train, visiblement.

⁵ Parent du dédicataire des derniers quatuors de Beethoven.

De retour à Moscou en 1787, le prince offrit à son mentor une calèche et un serviteur francophone... Le 21 juillet, à Mittau, au bord de la Baltique, Pierre-Jean épousa une Alsacienne, Françoise-Hélène Mathieu de Faviers, préceptrice chez les princes Hohenlohe. Ils s'établirent à Strasbourg

où leur premier fils, Alexis, naquit le 25 juin 1788. À l'aise dans le monde, franc-maçon, Pierre-Jean trouva assez d'occupations sur place pour s'y établir : il fut l'un des neuf députés du Bas-Rhin à l'Assemblée nationale (de 1792 à 1796), puis il enseigna l'histoire à l'École centrale du Bas-Rhin (et, plus tard, à l'université de Strasbourg). Les époux se séparèrent en 1805. Françoise-Hélène se fixa en Saxe (alors rattachée à la France) avec leurs deux fils.

Grands yeux verts

L'aîné, Alexis (admis, en 1804, à suivre en auditeur libre les cours de physique et mathématiques de l'École polytechnique), compléta sa formation à l'École des mines de Freiberg. Nommé capitaine ingénieur des mines dans l'armée de Joseph Bonaparte servant en Espagne, il se lia avec le Maréchal Soult qui attira son attention sur le secret, gardé outre-Rhin, de l'acier fondu. Alexis quitta l'armée en 1814 et séjourna à Belfort en observateur. Il y fit la connaissance d'Ernest Alexandre Jaegerschmid qui, de revers en déboires, avait acquis quelque expérience dans la métallurgie. Ils s'associèrent pour fonder à Toulouse une usine de faux et de faucilles. Alexis épousa sa fille Sophie (19 ans « aux grands yeux verts ») avant de se séparer, en justice, de son beau-père... À raison, car Alexis Massenet, moins doué pour l'échec, progressa jusqu'à monter une entreprise prospère, près d'Albi⁶ où l'abondance du charbon et du minerai de fer se conjuguaient avec la puissance motrice du Tarn. La mère d'Alexis les rejoignit bientôt, assurant la continuité familiale jusqu'à sa mort en 1840. Sophie mit au monde huit enfants dont trois garçons et une fille (Alfred, Auguste, Camille et Laure) atteignirent l'âge adulte ; elle-même décèdera en octobre 1829, à trente-deux ans.

Alexis se remariera neuf mois plus tard avec la préceptrice (?) de ses enfants, Adélaïde Royer de Marancour (1809–1875). Ils ajoutèrent à la fratrie, Julie, Léon, Edmond et, trois ans après avoir quitté Toulouse pour le Massif Central, le plus illustre : Jules, autrement dit Massenet.

Si les premiers ont pu connaître leur grand-mère Hélène,

⁶ Au Sault-du-Sabo à Saint-Juéry. BERNARD RIVATON, *Grandeur et décadence d'un entrepreneur conquérant, Alexis Massenet*, VSE, 1992, pp. 23-26.

le dernier né ne saura de ses ascendants, notamment du fabuleux Pierre-Jean, que ce qu'on lui aura rapporté. Mais l'hérédité a ses passages secrets.

En quoi Jules put-il tenir de ses grands-parents ? On l'ignore, mais les retombées de la fusion/explosion de ce couple singulier mériteraient mieux qu'une mention. On aimerait en apprendre davantage sur Hélène, auteure d'ouvrages édifiants et d'*Une Salomé de village*, inédite ?...

Un présage pour le futur compositeur d'*Hérodiade* ? Pour l'heure, il progressait si bien dans l'étude du piano, que l'inscription au Conservatoire s'imposa.

⁷ Longtemps tenus, à tort, pour apocryphes et peu fiables, *Mes souvenirs* sont une source majeure, dans les limites de l'autobiographie, ainsi qu'il appert de leur réédition annotée par J-CHR. BRANGER (MSB).

⁸ Article 27 du Règlement.

Hérodiade
Andante cantabile
HÉRODIE P

Sa-lo- mé !... Sa- lo- mé !... ah! reviens! je te veux! c'est ma voix qui t'im-plo- re!...

Le Clavier mal employé ?

Succès au premier examen, en octobre 1851 selon *Mes souvenirs*⁷... Mais (faute d'avoir dix ans révolus⁸ ?) l'entrée ne sera consignée sur les registres qu'en janvier 1853, dans la classe d'Adolphe Laurent.

Approchant la soixantaine, Laurent bornait-il son horizon aux colifichets de « Gorla, Rosellen et Prudent » pour que Massenet puisse en déplorer l'étude, dix ans plus tard ? « Combien j'ai été mal dirigé pendant mes années de piano. Qu'il est dur maintenant de rattraper le *temps mal employé* qui est plus fâcheux que le temps perdu à ne rien faire [...] Mozart, Haydn, *Bach surtout*, Beethoven, voilà le pain quotidien des jeunes artistes ; il est bien tard pour apprendre à m'en nourrir aujourd'hui »⁹.

⁹ Lettre à sa sœur Julie, 11 mars 1865 [Hommage à Massenet].

Gorla - Mélancolie
Andante espressivo

p legato

Les pages les plus célèbres de ces compositeurs oubliés brillent en effet par la banalité de l'inspiration et l'indigence

d'un propos qui se borne à triturer l'harmonie et à truffer la ligne mélodique de bizarreries virtuoses ou rocailleuses. Au rebours de Massenet qui dut éprouver, sinon reconnaître, les vertus salutaires de ces contre-exemples¹⁰.

Au bout du compte, dans *Mes souvenirs*, il préférera, évoquer les aspects touchants de son « vénéré maître » qui, lors de son 1^{er} prix en 1859, lui transmet la partition des *Noces de Figaro*, reçue pour le sien, en 1822.¹¹

N'était-ce pas, d'ailleurs, pour retrouver l'enseignement de Laurent au Conservatoire, qu'exilé à Chambéry (où, pour raison de santé, ses parents avaient emménagé en août 1854), il ébaucha, dès le 3 octobre une fugue par diligence avec 20 sous en poche ? Fugue dont un ami de la famille, croisé à Lyon, fouetta la coda d'un puissant mouvement rétrograde.

Sur l'angoisse de ses parents et son retour entre deux gen-darmes¹², « le petit drôle » ne s'étendra pas, limitant ses souvenirs aux trottés par monts et par vaux et à la culture d'une tignasse accordée à la carrière de virtuose qu'il escomptait d'un travail technique acharné, à l'instar de Schumann dont il avait découvert *Au Soir* « par un véritable hasard »¹³.

L'angoissante saveur des *notes à côté* (qu'il devait appuyer un peu...) échappait aux Savoisiens dont les « Venez nous amuser avec votre Schumann où il y a de si détestables fausses notes ! » l'irritaient.

Le Pianoteur

Regagnant Paris au printemps, il logera chez sa sœur Julie. Intrépide, il découvre (gratis, mêlé aux choristes de son âge) *L'Enfance du Christ* sous la direction de Berlioz, le 7 avril 1855. Quant au piano, il s'y exerce avec la même ardeur dans l'atelier du mari de Julie, le peintre Paul Cavallé. Jules Vallès¹⁴ ne l'oubliera pas : « Il avait alors, ce pianoteur, quatorze ou quinze ans peut-être, de longs cheveux blonds¹⁵, des yeux profonds et, tout gamin qu'il fût, il nous intimidait et nous inspirait presque du respect, tant il était assidu et bûcheur, exact comme une horloge, plaçant son derrière sur sa *méthode* et attaquant à heure fixe son instrument, écartant, d'un geste de Pythonisse, tout ce qui gênait sa furie d'har-

¹⁰ Ses échanges romains avec Liszt semblent avoir été déterminants.

J-CHR. BRANGER, *Présences de Liszt dans la vie et les œuvres de Massenet in Liszt et la France*, Vrin, 2012, pp. 265-294.

¹¹ Avec le *Concerto en fa mineur* de Ferdinand Hiller sur lequel il se dédommagea : une musique qui « se rapprochait tant de celle de Niels Gade, qu'on l'aurait prise pour du Mendelssohn ! » (MSM, ch. II).

¹² Lettre d'Alexis à un ami, MTL, p. 21.

¹³ *Des Abends*, opus 12. Hasard ? Captivant mystère, car la musique de Schumann ne devait guère circuler dans le Piémont.

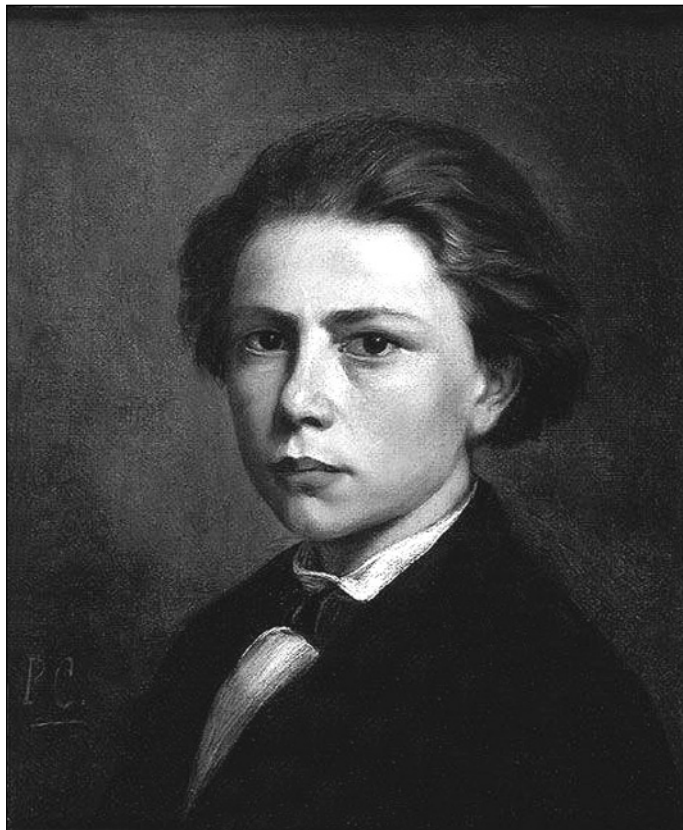
¹⁴ Vallès ébauchait alors une farce *L'Écureuil du déshonneur* avec le frère cadet de Julie, Léon Massenet, qui rêvait d'écrire pour le théâtre.

¹⁵ Ils fonceront avec l'âge.

¹⁶ *Le Réveil*, 11 juil. 1882 [LSM, p. 18].

**Massenet
à 14 ans**

par son beau frère
Paul Cavallé.
coll. part.



¹⁷ *Courrier de l'Escaut* [LSM, p. 16].

¹⁸ Au n°5 de la rue de Ménilmontant (devenu 5 rue Oberkampf) croisant le boulevard du Temple dit « du crime » à cause d'une atmosphère glauque qui semblait s'accorder au répertoire des théâtres ; celui du Théâtre-Lyrique excepté.

monie »¹⁶.

La virtuosité transcendante devait être, alors, la préoccupation majeure de Massenet qui, dès 1858, se produisit en public, notamment à Angers et en Belgique : « Le jeune pianiste, timide face au public, est plein de puissance et de commandement face à son clavier. M. Massenet a une touche admirable, et les sons qu'il tire de l'instrument parviennent aux spectateurs pleins de pureté et de vigueur. Parfois on dirait des perles tombant dans un vase de cristal. »¹⁷

Quand il atteignit l'âge pour pouvoir le faire, Massenet loua une mansarde¹⁸ et courut les cachets.

Éphémère organiste rue du Perche, il donnait des leçons de piano ici où là et martelait l'ivoire à la demande dans un café de Belleville. Occasion d'observer que ce qui plaît

à tous n'est pas pour autant sans qualité. Compositeur de théâtre, il ne l'oubliera pas. Percussionniste aux bals de l'Opéra, il acquit la maîtrise de la riche collection d'instruments dont le chef, Isaac Strauss, pimentait ses polkas et ses valse ; il s'en souviendra en orchestrant. Débutant aux timbales dans l'inénarrable phalange du Café Charles (le vendredi)¹⁹, il prendra du galon au Théâtre Italien (trois soirs par semaine) ; enfin, engagé au Théâtre-Lyrique, il sera de la première de *Faust* en 1859 et, notamment, de la reprise d'*Orphée*, avec Pauline Viardot, dans la version de Berlioz ; ce dernier, l'ayant félicité pour son jeu, aurait souligné : « De plus, vous êtes juste, ce qui est rare »²⁰.

Au fond de l'orchestre, Massenet eut tout loisir de prendre sur le vif de précieuses leçons d'instrumentation.

Le Prix de Rome

Comme il avait reconnu à sa mère l'initiative de le mettre au piano, c'est à Mme Maucorps-Delsuc, éminent professeur de solfège au Conservatoire, qu'il en attribuera l'abandon (après son 1^{er} Prix) en faveur de la composition, donc de l'épreuve du concours de Rome²¹... Massenet, qui n'y était pas préparé, intégra, dès l'automne 1859, la classe d'harmonie de Bazin... qu'il quitta bientôt pour celle de Reber. Ce dernier, plus subtil face à un élève trop inventif sans doute pour se borner à placer à tel endroit des notes qui pourraient aller ailleurs, ne lui cacha pas qu'il perdrait son temps à viser le prix (vu le mince accessit décroché en juillet), et lui conseilla de s'inscrire directement en composition. Ambroise Thomas l'accueillit dès octobre 1860 et le mit en mesure de se présenter au concours de Rome de 1862²².

Selon Arthur Pougin, bien informé mais généreux, Massenet « ne laissait pas passer une classe sans apporter à son professeur soit toute une série de romances ou de mélodies soit un ou deux morceaux de symphonie, soit même, un acte d'opéra »²³.

Ce qui subsiste de la cantate de 1862, *Louise de Mézières*²⁴, force à se demander pourquoi le jury ne lui accorda qu'une *Mention honorable*, la plus basse²⁵.

¹⁹ Victorin Joncières en a évoqué l'ambiance pittoresque : *LG*, 23 oct. 1898 (LSM, p. 19).

²⁰ Cité par GEORGES CAIN, *Promenades dans Paris*, Flammarion, 1906.

²¹ MSB, ch. XXVI, n. 549.

²² Augustin Savard (père) lui enseignera le contrepoint et la fugue.

²³ MÉ, 22 fév. 1874.

Massenet aurait alors mis en musique une grande partie des poésies d'Auguste de Châtillon *À la Grand' Pinte*.

²⁴ Poème d'Édouard Monnais ; esquisse piano-chant presque complète et les scènes 1 et 2 orchestrées.

²⁵ Selon André Simiot, compositeur, à qui Massenet vint confier son échec, le lauréat [Bourgault-Ducoudray] aurait bénéficié de l'appui de son oncle, ancien ministre. BAD.

L'a-t-il bien perçue au travers d'un déchiffrement pianistique et au vu d'une partition d'orchestre dont l'économie peut sembler indigente ? Le succès de la création posthume a tranché²⁶. Dès la première lecture, tout sonnait sans que le chef ait à rectifier un équilibre.

Les retouches ne s'imposèrent qu'aux scènes 3 et 4 dont j'avais accepté d'habiller le squelette. J'avais cru bon de risquer d'incertaines subtilités. À tort car Massenet compose avec ce qui fonctionne et s'en inspire.

L de M
de M
nières
Montpensier (T) provoque Guise (Bar) en duel car il a vu sa fiancée, Louise (S), lui remettre un billet... dont la lecture *in fine* retournera la situation.

L'action est menée sans relâche dans le langage musical codé du Grand Opéra mais, peut-être, avec une condescendance, voire un cynisme, que nous ne percevons plus²⁷. La surprise est d'y découvrir le futur menuet de *Manon*... Des indices laissent penser qu'il était antérieur au concours, ce qui m'a suggéré d'introduire un (pré)écho d'*Hérodiade* en contrepoint de « Puisque vous refusez de m'arracher la vie »²⁸.

L'année suivante, le 4 juillet 1863, la sanglante levée du siège de Vicksburg marquait un tournant décisif de la guerre de Sécession... Alors que les clochers parisiens égrenaient placidement leurs cinq coups, Massenet, qui tournait en rond dans la cour de l'Institut, reçut d'Ambroise Thomas un vigoureux : « Embrassez Berlioz, vous lui devez beaucoup de votre Prix »²⁹. Avait-il donc fallu défendre becs et ongles la partition de *David Rizzio* ? Elle a disparu, sans doute à la demande de Massenet mais, à l'époque, il en publia la *Ballade*.

Exécuté en octobre 1863 par Caroline Van den Heuvel, Gustave Roger et Gourdin, lors de la Séance annuelle de l'Académie des beaux-arts, *David Rizzio* fit impression par un « heureux instinct scénique [et] une charmante phrase de hautbois, dans son introduction [...]. Le motif qui précède l'air de Rizzio est un des passages les mieux réussis de la scène ; la déclamation en est bonne et la coupe amène bien la romance suivante dont la mélodie est heureuse. Le duo

²⁶ Salle Favart le 20 mai 2012, avec Marie Lenormand (Louise), Julien Dran (Montpensier), Jean-Manuel Candénot (Guise), dir. François-Xavier Roth.

²⁷ Le mur de sa loge, occupée du 17 mai au 10 juin 1862, en garde des traces cocasses (LF, 24 mars 1899 – LSM p. 24).

²⁸ RAM n°12 bis, 2017. La partition et le matériel ont été gravés par Symétrie.

²⁹ MSM, ch. III.

entre Marie Stuart et Rizzio commence par une chanson d'un rythme original, qui a produit le plus grand effet »³⁰.

La Villa Médicis

Passée l'épreuve des farces rituelles³¹, Massenet fit son miel du séjour académique (du 24 janvier 1864 au 17 décembre 1865), visita les musées, les églises et les ruines plus que les théâtres, satisfait aux envois réglementaires avec tout ou partie d'un opéra-comique, *Noureddin*, et d'un opéra italien, *Valeria*. Il n'en reste rien, pas plus que de l'esquisse d'une *Esmeralda* et d'un *Requiem* achevé puis détruit. Si *Marie-Magdeleine* a été ébauchée à Rome³², ce dut être avec d'autres paroles et sous une autre forme.

Hors de toute visée académique, Massenet envisagea d'écrire un Trio pour une « ravissante jeune fille, excellente musicienne [...] Ninon de Sainte-Marie »³³.

Le coup de foudre l'avait frappé le soir de Noël 1864 sur l'une des trois cents marches de la basilique Santa Maria in Ara coeli où il croisa une élégante et sa mère, à qui le peintre Benjamin Ulmann le présenta. Par hasard (?) il retrouva bientôt chez Liszt la belle inconnue qui, ayant obtenu quelques leçons l'année passée, espérait s'en voir accorder d'autres. Mais, le bon apôtre, près de recevoir les ordres mineurs renonçait à enseigner. Ayant pris la mesure du talent de Massenet, Liszt confia Ninon à son autorité.

On imagine que le rapport de souveraineté entre le maître soupirant et l'élève maîtresse ne tarda pas à s'inverser ; l'égalité s'instaura-t-elle à la faveur des séances de déchiffrage à 4 mains de tout ce qu'ils pouvaient dénicher ? L'été venu, Ninon quitta Rome, y laissant son portrait, objet d'un culte quasi-marial dont s'amusaient ses témoins.

De retour à Paris fin décembre 1865, Massenet redoubla les feux d'une cour ardente au terme de laquelle le mariage fut célébré à Avon le 8 octobre 1866. Seule trace d'une passion antérieure, la dédicace « à celle qui fut le rêve de ma vie », relevée sur une partition du *Roi de Lahore* adressée à une stéphanoise, Mlle Marthe, « excellente musicienne », que ses parents destinèrent à un notaire...³⁴

³⁰ Etc. La suite à l'avenant... Marie Escudier, FM, 11 oct. 1863, p.317.

³¹ Dont un abandon nocturne dans le dédale du Colisée ; « la nuit était d'une profonde obscurité » lit-on dans *Mes souvenirs* (MSM, ch. V). Les nuages couvraient-ils la pleine lune du 24 janvier ?

³² MSM, ch. IX. LSM, p. 245.

³³ Lettre à sa sœur Julie, 11 mars 1865. [MTL, pp. 37-39]. C'est par confusion qu'il attache à Ninon, le nom de sa mère, Mme Ory de Sainte-Marie. Née « de parents non dénommés » le 25 juin 1841, Louise-Constance, alias Ninon, avait été déclarée sous un nom tombé en désuétude : Gressy.

³⁴ VSE, 1992, n°167-168 p. 17. La relation assez étroite en 1862-63 et en 1866 avec Marie, fille du compositeur André Simiot, semble exclusivement musicale. ROGER CHABOUD, BAD.